

Le visage de l'Autre

De retour de Jérusalem, on ne peut aujourd'hui que se sentir accablé par tant de violence et de haine. Comment en est-on arrivé là ?

THIERRY FABRE

Était-ce inéluctable ? Était-ce imprévisible de voir le conflit israélo-palestinien se cristalliser autour de cet épicentre ? Comment éviter que ce conflit politique ne se transforme en affrontements culturels ou religieux ?

Jérusalem, en tout cas, est redevenue la ville emblématique de l'état de guerre et de paix en Méditerranée.

Trop longtemps, nous nous sommes payés de mots. Nous nous sommes laissé bercer par l'incantation – "processus de paix", "processus de paix" – que le chef d'orchestre américain a bien volontiers mis en musique sur la scène internationale, durant ces huit dernières années. Les Américains ont sans doute voulu limiter le niveau de la violence dans la région, mais ont-ils vraiment voulu la paix ?

Processus, il y a bien eu, mais volonté de paix, cela reste plus discutable.

Nous n'avons pas assez mesuré combien l'assassinat d'Yitzhak Rabin, par un extrémiste israélien, avait porté un coup décisif à l'idée de la paix au Proche-Orient. Igal Amir doit aujourd'hui se réjouir dans sa prison, il est au fond parvenu à ses fins, torpiller les accords d'Oslo.

Le principe d'Oslo était pourtant simple et clair : la paix contre les territoires. Les Palestiniens ont reconnu l'Etat d'Israël et se sont engagés à faire la paix, en contrepartie d'une restitution des territoires occupés par Israël, de tous les territoires, sur la base des résolutions des Nations unies.

Or que s'est-il passé ? Contrairement à l'esprit et au principe défini à Oslo, la colonisation des territoires n'a jamais cessé, les obstacles à la circulation des personnes et des marchandises ont été multipliés, les humiliations du fait de l'occupation militaire ont été constantes,

à Jérusalem notamment. Dans ces conditions, comment s'étonner que la visite d'Ariel Sharon sur l'esplanade des Mosquées, organisée en accord avec Ehud Barak, ait provoqué une telle flambée de violence depuis le mois de septembre 2000 ?

A Jérusalem, les hommes de paix israéliens que l'on peut rencontrer sont désarmés devant l'arrivée au pouvoir d'Ariel Sharon, leur plus vieil ennemi. Une grande part de leur engagement politique s'était en effet affirmé en 1982, lors de l'immense manifestation organisée par le mouvement La paix maintenant, après les massacres des civils palestiniens dans les camps de Sabra et Chatila au Liban, dont Ariel Sharon porte une lourde responsabilité. Son retour au pouvoir, au poste de Premier ministre, marque la fin d'un cycle politique en Israël et le début d'une aventure incertaine.

Comment aujourd'hui ne pas se remémorer les propos visionnaires d'Yeshayahou Leibowitz, tenus dans le très beau film d'Eyal Sivan, *Izkor, les esclaves de la mémoire*, où il affirmait : "Si Israël veut sauver son âme, il doit rendre les territoires..."

Justement, aujourd'hui nous y sommes, et nous nous comportons comme si tout cela était inévitable, comme si les violations répétées du droit international étaient acceptables, comme si le cycle de la violence politique – occupation, répression, attentat – était inéluctable. Pourquoi une telle inertie ?

Un ordre du discours s'est peu à peu installé dans nos têtes qui rend illégitime toute critique argumentée à l'égard d'Israël. En voici un exemple.

En me rendant à Jérusalem, j'avais emporté avec moi le livre de George Steiner, *Errata*¹. J'ai une grande admiration pour ce philosophe et critique littéraire, grand connaisseur de la musique et du langage, humaniste à l'immense culture qui ouvre souvent des perspectives nouvelles à travers la critique de notre univers contemporain et de sa barbarie². Presque à la fin d'*Errata*, je suis tombé sur ce passage, qui m'a littéralement fait sursauter : "Je n'ai cessé de me demander s'il était possible de réconcilier le sens nodal du judaïsme avec les réalités d'un Etat-nation en armes, cerné d'ennemis implacables et cyniques.

Comme toutes les autres nations, je l'ai dit, Israël doit torturer pour survivre. Mais sa survie même est-elle une justification ? Le judaïsme et le sens moral de sa vocation peuvent-ils s'en remettre ? Ce que je sais, aujourd'hui, c'est que seuls ceux qui sont disposés à vivre en Israël, exposés aux dangers immédiats, dans des lieux de haine, ont vraiment le droit de poser cette question, d'y attacher leur angoisse. Il n'a été que trop facile, peut-être aussi trop avantageux, de jouer les «idiots questionneurs» (Blake) de l'extérieur. Ici aussi, j'ai défailli³". Certes, à tout le moins !

D'autant plus que George Steiner ajoute, quelques pages plus loin : "L'Islam massacre depuis ses origines⁴."

Comment un tel essentialisme culturel est-il encore possible aujourd'hui ? Comment qualifier un intellectuel contemporain qui écrirait, comme naturellement, le christianisme, le judaïsme ou l'hindouisme massacrent depuis leurs origines ? C'est un jugement de valeur sidérant, qui témoigne d'une méconnaissance abyssale. Que connaît donc George Steiner de l'Islam "depuis ses origines" ? Vraisemblablement rien, ou si peu de chose.

A-t-il lu quelques pages d'Ibn Arabi et de son *Traité de l'amour*, ou d'Ibn Hazm et de son *Collier perdu de la colombe*, et découvert ainsi l'importance des noms de l'amour dans la civilisation de l'Islam, sans parler d'Ibn Rushd, d'Averroès, et de l'héritage qu'il a légué à la pensée rationnelle, y compris dans le judaïsme⁵...

Une telle ignorance est difficile à accepter, de la part d'un grand intellectuel. Mais que dire de sa formule : "Israël doit torturer pour survivre" ? Est-ce un impératif catégorique pour tous les Etats-nations ? Dès lors, quel est le sens de tous les discours humanistes ? Seuls ceux qui vivent en Israël pourraient selon Steiner répondre à cette question. Mais qu'en est-il alors de l'humanité de ceux qui vivent de l'autre côté de la barrière, ceux qui subissent l'oppression et aussi parfois la torture ? Existerait-il une exception qui autorise et légitime de tels actes ?

Si tel était le cas, Ariel Sharon aurait de beaux jours devant lui. Il pourrait ainsi agir impunément, sans grande réprobation internationale.

Mais a-t-on mesuré ce que cela signifie pour Israël et pour le judaïsme même ? Yeshayahou Leibowitz avait vu juste. Je ne peux m'empêcher de penser aux belles pages d'Emmanuel Levinas sur le "visage de l'Autre" et sur l'éthique fondée à partir de cette expérience. Or en Israël, l'Autre, c'est le Palestinien. Mais cet Autre semble ne pas avoir de visage, il reste dans l'angle mort de ceux qui ne veulent toujours pas le voir. Jusqu'à quand ?...

1. George Steiner, *Errata*, coll. "Folio", Gallimard, septembre 2000.

2. Voir notamment Georges Steiner, *Dans le château de Barbe-Bleue*, coll. "Folio", Gallimard, 1986, et *Réelles Présences*, coll. "Essais", Gallimard, 1990.

3. *Errata*, op. cit., p. 253.

4. *Errata*, op. cit., p. 258.

5. Voir notamment Alain de Libéra, *Penser au Moyen Age*, Seuil, 1991 ; ou sa *Philosophie médiévale*, PUF, 1993.